LE SOURIRE DU SOUFFLEUR

Jacques Vialat

Éditions ThoT
Polar

1

Elle en avait marre de réfléchir à comment elle permettrait à son client de reporter encore une fois l'échéance de paiement des charges de sécurité sociale pour éviter – ou plus probablement repousser – le dépôt de bilan. Marre de ne pas trouver une solution juridiquement imparable. Marre de ces clients à la traîne de l'ordre alphabétique qui l'obligeaient à attendre le jugement des autres affaires prévues au rôle de la journée. Marre de patienter dans cette salle des pas perdus, si justement nommée, où il était interdit de fumer. Marre de cette ridicule robe noire, trop longue.

L'avocate, stoppant le cheminement de ses pensées pour s'asseoir sur le banc plaqué le long du mur de la pièce, regardait défiler ceux qui, comme elle, perdaient leurs pas résonnants et leur temps à raisonner dans la salle d'attente du tribunal de commerce de Paris, le mercredi matin, tandis que se décidaient redressements et liquidations judiciaires des entreprises exsangues.

Elle s'appliquait à faire le vide dans sa tête pour observer les autres. Elle sourit à la vue de ce confrère trépignant d'impatience – un malheur partagé avec un concurrent devient presque un bonheur.

Un chef d'entreprise, sur la tête duquel le ciel venait de tomber, se tenait immobile, debout au milieu de l'immense salle. Il avait posé sa mallette de cuir, désormais inutile, et allumait une cigarette d'un briquet tremblant.

« Il va se faire lyncher par l'huissier », se dit-elle. D'ailleurs, celui-ci s'apprêtait déjà à sortir de sa guérite aquarium, à l'entrée du hall. Compte tenu de la longueur qu'il lui restait à parcourir, elle estima que l'homme pourrait fumer un quart de sa cigarette, malgré l'air farouche et le pas vengeur du gardien de la loi anti-tabac, prévenu par les caméras de surveillance. Un tiers s'il se dépêchait. Mais après deux bouffées nerveuses, l'homme au costume sombre avait jeté sa cigarette sur les dalles de marbre, ce qui avait arrondi d'horreur les yeux de l'huissier, ralentissant sa marche, et épaté l'avocate, qui s'amusait à l'avance de la scène à venir. L'homme plongea alors sa main désormais libre dans la poche et en sortit un engin qu'elle identifia aussitôt : revolver ! Il y eut le cri d'une femme, l'arrêt brutal de l'huissier, une bonne dizaine de mètres en arrière, et elle se jeta à terre par réflexe.

L'homme avait dirigé le canon vers sa tempe et appuyé sur la détente. Tout s'était passé très vite. Elle se releva, les tympans encore assourdis par la détonation, répétée en écho. L'homme était là, allongé, un morceau du crâne ouvert. Il ne bougeait pas. Après un pas vers le corps, elle s'était ravisée, avait fait demi-tour, annoncé à son client qu'on n'aurait pas à plaider aujourd'hui, que l'affaire serait renvoyée d'au moins une semaine – toujours ça de gagné – et avait quitté le tribunal.

Ce n'est que tard dans la soirée qu'elle avait appelé la police, se déclarant témoin du drame.

2

Quand le professeur Sergueil vit la voiture arriver dans le rétroviseur, il comprit immédiatement qu'elle ne s'arrêterait pas. Il se prépara à la collision, souleva son pied du frein pour que son propre véhicule atténue le choc en dépassant le feu rouge, mais prêt à stopper avant d'être propulsé au-delà de la limite du carrefour.

Il cala ses mains sur le volant, sa nuque contre l'appui-tête. Il y eut un grand bruit et sa Jaguar fit une embardée en avant.

Le temps de vérifier que la fille derrière lui n'avait pas éclaté sa tête contre le pare-brise – heureusement qu'elle avait la ceinture – et il se gara sur le côté pour établir le constat.

Quand il sortit de son véhicule, deux hommes poussaient déjà celui de la jeune femme pour libérer la circulation. L'avant de la petite Fiat était salement amoché, le pare-brise explosé, le moteur probablement touché. Il compara les dégâts avec ceux de sa Jaguar dont le pare-chocs arrière, seul, semblait à remplacer.

La jeune femme remercia les deux hommes et s'extirpa de sa voiture. Elle était mignonnette avec sa petite jupe noire qui dévoilait des jambes agréables. On devinait le grain de peau fin, l'intérieur de la cuisse doux au toucher.

— Je n'ai pas de constat amiable, et j'ai des courses plein le coffre.

— Calmez-vous, mademoiselle. Ce n'est que de la tôle froissée. Vous n'avez rien, et c'est là l'essentiel. Vos freins ont lâché ?

— Non, je téléphonais et j'ai freiné trop tard. Qu'est-ce que je vais faire sans voiture ?

Elle paraissait complètement affolée. Le professeur Sergueil lui proposa aimablement de remplir l'exemplaire du constat amiable qu'il gardait toujours dans sa boîte à gants et de la raccompagner chez elle ensuite, ce qui la calma.

Le transfert des sacs de provisions d'un coffre à l'autre ôta quelques espoirs au professeur Sergueil qui l'avait imaginée célibataire : elle aurait eu des réserves pour trois mois minimum ! Le fait qu'elle habitât en banlieue ne l'arrangeait pas non plus. Il s'était engagé un peu vite. Il téléphona chez lui pour prévenir de son retard et raccompagna sa passagère, reluquant à la dérobée ses cuisses décidément très attirantes.

— C'est là. Si vous pouviez entrer dans le parking au sous-sol de l'immeuble... Le code d'ouverture du portail est 1515.

Le professeur sourit. En France, vous pouviez ouvrir un maximum de portes avec 1515 ou 1789 ! Enfin, depuis la victoire à la coupe du monde de football, quelques 1998 avaient été rajoutés.

La Jaguar s'engagea dans le trou noir du garage souterrain. Après quelques mètres, la jeune femme lui fit signe de s'arrêter.

Elle sortit vivement de la voiture. Le professeur Sergueil fut très surpris de voir rentrer à sa place les deux hommes qui avaient poussé la Fiat contre le trottoir.

3

L'amiral Kouriatoff avait débarqué du vol Air France provenant de Moscou. Commandant en chef de la flotte russe, il était actuellement chargé de recueillir les expertises relatives au naufrage du Koursk, sous-marin nucléaire perdu au large de la Finlande, et il était le seul officiel habilité à communiquer avec les médias à propos de cette affaire.

J'avais eu l'occasion de lire son rapport, au demeurant très récent, qui mentionnait que le naufrage du Koursk était dû à l'explosion du combustible d'une torpille : le peroxyde d'hydrogène.

Une note sibylline était agrafée au rapport, émanant de nos services : « Les torpilles de ce type sont utilisées dans la flotte russe depuis 1957. Le sous-marin britannique Sidon avait explosé pour la même raison. Depuis, la marine de Sa Majesté a banni ce type d'armes. La catastrophe avait eu lieu en 1955. »

Je ne m'expliquais pas pourquoi la marine russe utilisait toujours ce combustible, apparemment risqué. J'aurais bien voulu consulter les archives relatives au sous-marin anglais, mais je n'avais pas eu le temps, ayant été prévenu de la mission

au dernier moment, mission libellée ainsi : « que vient faire l'amiral Kouriatoff en France, alors que personne ne l'y a convié, et qu'aucun officiel n'a été informé de son arrivée ? » Un voyage d'agrément n'était pas à exclure, mais...

C'est notre agent à Moscou qui nous avait avertis ; intrigué par l'insistance de l'amiral pour prendre ce vol, alors même qu'il était censé s'occuper de la mise en place rapide d'une indemnisation négociée pour les familles des victimes. Je revoyais les lignes, froides d'insensibilité, qui concluaient le rapport de Kouriatoff : « ... il n'y a aucun disparu. Les 109 corps ont été exhumés du sous-marin. 106 d'entre eux ont été identifiés et restitués aux familles. Le système d'indemnisation sera mis en place sous peu ».

L'amiral disposait d'un visa permanent, compte tenu de ses fonctions qui l'amenaient souvent en Union européenne ; il n'avait donc eu qu'à se procurer un billet d'avion pour se retrouver à Paris. C'est cet achat, réglé en espèces au guichet, qui avait permis à notre correspondant de nous alerter. Je ne comprenais pas pourquoi il n'était pas venu avec Aeroflot. Il aurait ainsi eu la garantie que nous ne serions pas à l'arrivée. Là, il avait assez d'expérience pour savoir qu'un comité d'accueil allait le prendre en chasse. J'imaginais qu'il s'agissait simplement d'une escale en transit, qu'en réalité il allait repartir dans la journée via une autre compagnie aérienne ; le service pensait qu'il fuyait la Russie, or il n'était pas souhaitable qu'il s'installât en France, si cela devait être le cas. Une chose était évidente : Kouriatoff savait qu'il serait surveillé et suivi dès son premier pas sur notre territoire.

Quant à moi, j'espérais ne pas perdre trop de temps avec la filature inutile d'un officier supérieur russe en goguette, préoccupé que j'étais par une autre enquête qui traînait en longueur à propos de la disparition d'éminents chercheurs.

Pour couronner le tout, on m'avait affublé d'un nouveau venu dans le service : Marc Abaca, spécialiste des comptes de sociétés, et qu'on m'avait chargé de former.

— Filature ! lui avais-je annoncé. Et ça n'a rien à voir avec les bilans ou les trucs de ce genre…

Bon bougre, il était venu sans rechigner. D'ailleurs, je le trouvais plutôt sympa ; et débrouillard : c'est lui qui avait eu l'idée d'acheter deux valises à roulettes, pour faire plus vrai à Roissy-Charles-de-Gaulle.

Les passagers d'Air France commençaient à débarquer. L'officier russe fut parmi les premiers à sortir. Il devait faire froid à Moscou au mois de mai : l'amiral Kouriatoff était engoncé dans un épais pardessus, un sac de cabine pour tout bagage.

— Il ne va pas rester longtemps, me dit Marc en désignant l'unique valise.

D'où nous étions, l'amiral ne pouvait nous apercevoir, mais son attitude montrait plus de soupçons que d'insouciance touristique. Son regard circulaire était chargé de méfiance, à la différence de celui des autres passagers, à la recherche de ceux qui les attendaient. L'amiral Kouriatoff mit la main dans sa poche pour en retirer un mouchoir en papier avec lequel il s'épongea le front. Apparemment, le climat parisien était plus chaud que le moscovite !

Il retira son pardessus qu'il plia soigneusement et maintint sous son bras avant de s'engager dans le couloir principal de l'aéroport. Quand il bifurqua vers les consignes, Marc seul le suivit. Kouriatoff se retournait trop souvent pour être tout à fait tranquille et, malgré la foule, nous risquions de nous faire repérer.

Quant à moi, je me faufilai vers la sortie, direction les taxis où il était très probable que l'amiral me rejoigne. En effet, il ne tarda pas à arriver et je m'arrangeai pour me retrouver juste derrière lui dans la queue. Il n'avait plus son pardessus au bras.

Au moment où nous approchions, deux taxis surgirent d'un parking en retrait. L'amiral prit le premier, et je l'entendis donner le nom de l'hôtel au chauffeur. Je m'avançai vers le second, tandis que la femme qui le conduisait descendait m'ouvrir le coffre, bloquant inutilement les autres taxis pour une petite valise à roulettes que je pouvais manifestement garder à côté de moi. Encore une histoire de facturation supplémentaire ! Soudain, sans raison apparente, elle referma le coffre devant moi et, me fixant droit dans les yeux :

— Désolée, c'est l'heure. J'arrête mon travail. Prenez le suivant.

Elle remonta dans son taxi et repartit lentement, non sans se faire copieusement klaxonner.

Marc apparaissait à la porte vitrée, quand soudain je compris.